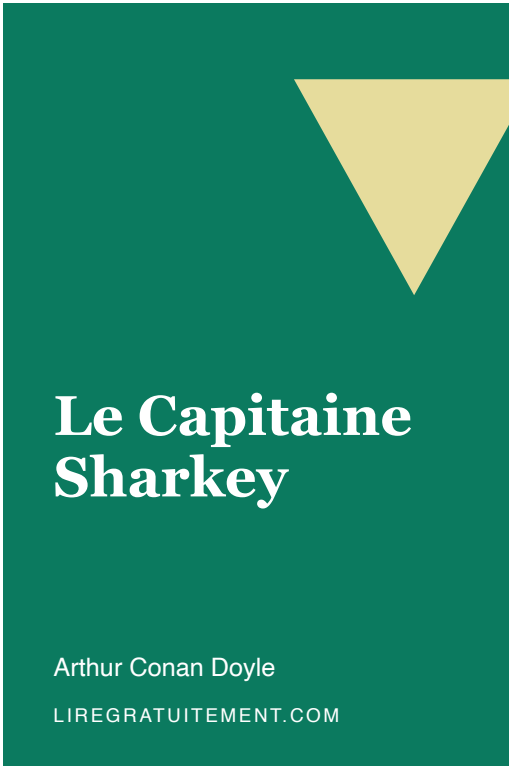



# Le Capitaine Sharkey

Arthur Conan Doyle

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

# II LES EXPLOITS DU CAPITAINE SHARKEY CRADDOCK

Le carénage de leurs navires était une opération fort nécessaire pour les vieux pirates. Il était indispensable aussi bien pour réussir dans leur commerce que pour échapper aux vaisseaux de guerre que leurs navires fussent doués d'une grande vitesse. Il leur était impossible de bénéficier des bonnes qualités de leurs voilures sans être obligés, périodiquement, une fois par an tout au moins, de débarrasser les coques des bateaux des plantes traînantes et des coquillages, qui s'y attachent si rapidement dans les mers tropicales.

Quand il leur fallait procéder à ce nettoyage, ils se trouvaient dans l'obligation d'alléger les navires et de les faire pénétrer dans de petites baies solitaires où, à marée basse, ils pussent se trouver à sec. Ils attachaient alors aux mâts d'énormes cordages, et, au moyen de cabestans, ils parvenaient à les coucher sur un de leurs flancs qu'ils faisaient gratter consciencieusement depuis l'étrave jusqu'à l'étambot.

Pendant les semaines que duraient ces réparations, le navire restait sans défense, mais, d'autre part, il ne pouvait être approché par d'autres vaisseaux ayant un fort tirant d'eau, et l'emplacement était choisi si retiré et si caché qu'il ne courait presque aucun danger.

Les capitaines se sentaient à ces moments tellement en sécurité, qu'il leur arrivait souvent d'abandonner leurs vaisseaux à une

garde suffisante et de partir avec la grande baleinière soit pour une expédition de chasse, soit, plus souvent, pour faire la fête dans la ville la plus rapprochée. On les y voyait alors faire tourner les têtes de toutes les femmes par leurs galanteries fanfaronnes, faire mettre en perce des barriques de vin sur la place publique en menaçant de brûler la cervelle à ceux qui refuseraient de trinquer avec eux.

Parfois même ils s'aventuraient dans des cités de l'importance de Charleston, se promenant dans les rues avec leurs armes au côté, au grand scandale des gens bien pensants de la colonie. De telles visites ne restaient pas toujours impunies. Ce fut au cours d'une de ces parties de plaisir que le lieutenant Maynard parvint à couper la tête de Blackbeard, et à la rapporter plantée au bout de son beaupré. En général cependant, les pirates pouvaient impunément brutaliser les citoyens, causer les pires excès, violenter les femmes, jusqu'au moment où il leur fallait regagner leurs navires.

Il y avait cependant parmi ces écumeurs des mers, un seul de ces bandits qui ne s'était jamais frotté à la civilisation ; c'était le sinistre Sharkey, le capitaine de l'Heureuse-Délivrance. Peut-être était-il retenu par son caractère solitaire et morose, peut-être — ce qui est plus probable — savait-il que son nom était sur toute la côte l'objet de l'exécration universelle et que, si jamais il laissait voir son visage dans une des colonies, on ne manquerait pas de l'écharper, quelle que fût la terreur qu'il pût inspirer.

Quand son navire était abattu en carène, il le laissait sous la surveillance de Ned Galloway, son quartier-maître de la Nouvelle-Angleterre, et il faisait de longs voyages dans sa baleinière. On prétendait qu'il allait alors tantôt enfouir la part du butin

qu'il avait gagné, tantôt chasser les bœufs sauvages de la Nouvelle-Espagne, qui, rôtis tout entiers et mis en conserves, lui procuraient des provisions de bouche pour ses prochains voyages. Dans ce dernier cas, son navire venait le retrouver sur un point de la côte indiqué à l'avance et embarquait les animaux qu'il avait pu tuer.

On avait toujours caressé, dans ces îles, l'espoir que Sharkey pourrait être capturé au cours de ces expéditions, et un jour enfin, parvint à Kingston une nouvelle qui pouvait permettre l'espoir de voir réussir une tentative dans ce but.

Un vieux bûcheron avait raconté qu'il était tombé entre les mains du pirate, lequel dans un des accès de bienveillance qu'il avait parfois dans l'ivresse l'avait renvoyé après s'être borné à lui couper le nez et à lui administrer une formidable volée. Le récit du bonhomme était bien précis, et ce nouvel exploit s'était passé quelques jours auparavant. L'Heureuse-Délivrance était en carénage à Tobec, au sud-ouest d'Hispaniola et, accompagné seulement de quatre hommes, Sharkey était en train de boucaner dans l'île de la Vache. Le sang d'une centaine d'équipages massacrés criait vengeance, et, cette fois-ci, il était permis d'espérer que ce ne serait pas en vain.

Sir Edward Compton, le gouverneur de la colonie, homme au visage fortement coloré, au nez proéminent, avait réuni en conseil le commandant des troupes et son état-major, tous cherchaient ensemble comment ils pourraient utiliser la chance qui leur était offerte. Il n'y avait pas de vaisseaux de guerre plus près que Jamestown, et encore, là-bas, c'était un vieux fly-boat, qui ne pourrait jamais atteindre le pirate sur mer ni même s'en emparer dans une petite baie, à cause de son fort tirant d'eau. Il y avait

bien des forts et des artilleurs à Kingston et à Port-Royal, mais il ne s'y trouvait pas de soldats disponibles pour tenter une expédition.

Tout ce qu'on pouvait faire c'était de risquer une surprise en faisant appel à des hommes de bonne volonté — et ils étaient nombreux ceux qui avaient contre Sharkey une rancune mortelle — mais à quoi aboutirait une telle entreprise ?

Les pirates étaient nombreux et prêts à lutter avec le plus sombre désespoir. Quant à surprendre Sharkey et ses quatre compagnons ce serait relativement facile si l'on parvenait à les atteindre ; mais comment arriverait-on à les saisir à l'improviste dans une île boisée comme celle de la Vache, remplie de collines sauvages et de jungles impénétrables ? Une récompense considérable fut donc offerte à celui qui trouverait une solution, et un homme se présenta avec un plan tout particulier, se déclarant prêt à l'exécuter en personne.

Stephen Craddock était un de ces hommes redoutables que deviennent souvent les Puritains qui ont mal tourné. Issu d'une très honorable famille de Salem, sa mauvaise conduite semblait être comme un recul de l'autorité de la religion de ses pères, et il avait apporté dans le vice toute la force physique et l'énergie morale que les vertus de ses ancêtres lui avaient léguées. Il était ingénieux, ne craignant rien, d'une ténacité surprenante dans ses idées, aussi, bien qu'il fût encore jeune, son nom était-il fort connu sur les côtes d'Amérique.

C'était ce même Craddock qui avait été jugé en Virginie et condamné à mort pour l'assassinat du chef des Seminoles, et, s'il

était parvenu à s'échapper, nul n'ignorait qu'il avait dû son salut à la fois à la vénalité des témoins et des juges.

Plus tard il avait successivement commandé un négrier, avait, disait-on tout bas, fait de la piraterie et, en somme, avait laissé dans la baie du Bénin la plus mauvaise renommée. Finalement, il était rentré à la Jamaïque, possesseur d'une fortune considérable, et il s'était empressé de mener une existence toute de dissipation. C'était cet homme, maigre, austère et dangereux, qui avait sollicité du gouverneur une audience pour lui exposer le plan qu'il avait formé en vue de débarrasser le monde du terrible Sharkey.

Sir Edward le reçut avec peu d'enthousiasme. En dépit des bruits qui couraient sur sa conversion et sa conduite désormais inattaquable, il l'avait toujours considéré comme une brebis galeuse capable de contaminer tout son petit troupeau. Craddock se rendit facilement compte de l'instinctive défiance que le gouverneur s'efforçait de dissimuler sous les apparences d'une politesse affectée.

— Vous n'avez pas besoin de me craindre, monsieur, dit-il. Je ne suis plus l'homme que j'ai été jadis, et que vous avez connu. J'ai pu contempler à nouveau la lumière après l'avoir perdue de vue pendant de longues années, et cela, grâce au ministère du Révérend John Simons, de notre secte. Si jamais votre foi venait à être ébranlée, vous trouveriez, j'ose le dire, monsieur, de grands charmes dans ses sermons.

Le gouverneur pencha vers lui son nez majestueux.

— Vous êtes venu ici pour m'entretenir au sujet du capitaine Sharkey, n'est-ce pas, master Craddock ? dit-il.

— Ce Sharkey, voyez-vous, est un vase d'iniquité, dit Craddock. Voilà assez longtemps que les sons de sa corne damnée se sont fait entendre dans nos pays et il m'est venu à l'idée que si je parvenais à l'atteindre et à l'abattre, ce serait une œuvre méritoire qui pourrait, dans une certaine mesure, racheter mes fautes passées. On m'a fourni un plan qui, je l'espère, me permettra de réussir.

Le gouverneur paraissait vivement intéressé, car, dans l'expression du visage parsemé de taches de rousseur de cet homme, on voyait une résolution indomptable, indiquant avec quelle volonté il se chargerait de la mission qu'on voudrait bien lui confier. Après tout, c'était un marin rompu à tous les combats et, s'il était vrai qu'il voulût expier son passé, il était difficile de faire un meilleur choix.

— Ce sera là une tâche dangereuse, maître Craddock ! dit le gouverneur.

— Si j'y trouve la mort, elle fera oublier le souvenir de ma vie si mal employée. J'ai tant à me faire pardonner !

Le gouverneur ne trouvait pas moyen de le contredire.

— Quel est votre plan ? demanda-t-il.

— Vous avez sans doute entendu dire que le navire de Sharkey, l'Heureuse-Délivrance, a été construit précisément dans les chantiers du port de Kingston ?

— Il a, en effet, appartenu à Mr. Codrington, a été capturé par Sharkey, qui a fait couler bas sa propre chaloupe et a pris possession de ce navire dont l'allure était plus rapide, répondit sir Édouard.

— Oui, mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que Mr. Codrington avait un autre navire construit sur le même modèle, de formes absolument identiques, la Rose-Blanche, qui se trouve en ce moment-ci dans le port et qui ressemble tellement à celui du pirate, qu'on ne peut les distinguer que par le liston blanc peint sur ce dernier.

— Ah ! Eh bien, que déduisez-vous de là ? demanda vivement le gouverneur de l'air de quelqu'un qui vient de voir poindre une idée dans son esprit.

— Grâce à cette circonstance, le bandit pourra tomber entre nos mains.

— Et comment cela ?

— J'effacerai au moyen d'une couche de peinture le liston de la Rose-Blanche et je lui donnerai en tout l'apparence de l'Heureuse-Délivrance. Je ferai ensuite voile vers l'île de la Vache, où cet homme est occupé actuellement à chasser les bœufs sauvages. Quand il l'apercevra, il ne manquera sûrement pas de le prendre pour son propre bateau qu'il attend et il viendra s'embarquer à mon bord de son plein gré.

Le plan était, en effet, assez simple et il sembla au gouverneur qu'il avait de grandes chances de succès. Sans aucune hésitation, il permit à Craddock de l'exécuter et de prendre toutes les mesures qu'il croirait nécessaires pour arriver au but qu'il s'était proposé. Sir Edward n'avait cependant pas beaucoup d'espoir, car bien des tentatives avaient été faites jusqu'alors pour s'emparer de Sharkey et le résultat avait toujours démontré qu'il était un homme aussi rusé qu'il était féroce. Cependant, le maigre puri-

tain avait le renom d'avoir jadis été rusé, peut-être même aussi féroce que le sombre écumeur des mers.

La lutte entre deux esprits comme ceux de Sharkey et de Craddock devait frapper d'une façon toute particulière les sens du gouverneur, amateur bien connu de tous les sports. Bien qu'il fût intimement convaincu que les chances étaient contre lui, il paria sur son champion avec la même loyauté que s'il se fût agi de son cheval ou de son coq.

Il était indispensable d'agir en toute hâte, car, d'un jour à l'autre, le carénage pourrait être terminé et les pirates avoir repris la mer.

Cependant, les préparatifs ne devaient pas être très longs, car il ne manquait pas d'hommes de bonne volonté pour prêter leurs bras ; aussi, deux jours après, la Rose-Blanche cingla vers la haute mer. Il y avait dans le port bien des marins à connaître les lignes et la voilure du navire du pirate ; ils étaient unanimes à déclarer qu'il n'y avait aucune différence dans celui qui devait se substituer à lui. Son liston blanc avait été recouvert d'une couche de peinture, ses mâts et ses voiles avaient été noircis pour lui donner l'apparence d'un navire qui a beaucoup voyagé et une large pièce, en forme de losange, avait été placée dans ses huniers.

L'équipage était composé de volontaires, dont plusieurs avaient déjà figuré au nombre des matelots de Stephen Craddock. Le premier maître, Joshua Hird, avait fait autrefois la traite sur un négrier et avait été le complice le plus fidèle de Craddock dans plusieurs de ses expéditions. Il avait consenti, encore une fois, à répondre à l'appel de son chef.

Le navire vengeur traversa rapidement la mer des Caraïbes, et, en apercevant son hunier à la large pièce en losange, les petits bateaux qui l'apercevaient fuyaient de tous côtés comme des truites effrayées dans un étang. Le soir du quatrième jour, le cap Abacon se trouvait à cinq milles au nord-est.

Le soir du cinquième jour, la Rose-Blanche jetait l'ancre dans la baie des Tortues, dans l'île de la Vache, où Sharkey et ses quatre compagnons étaient occupés à chasser. C'était un endroit très boisé ; des palmiers, et des taillis poussaient jusqu'aux bords du croissant d'argent qui limitait la plage. On avait hissé le pavillon noir et la flamme rouge, mais aucun signal ne répondit de la côte. Craddock fouillait l'île de son regard perçant, espérant à chaque instant apercevoir un canot s'élancer du rivage, avec Sharkey assis, tenant les écoutes des petites voiles de sa baleinière, mais la nuit se passa ainsi que la journée suivante sans que les hommes qu'il traquait eussent donné le moindre signe de vie. On eût dit qu'ils s'étaient déjà embarqués.

Le matin du second jour, Craddock descendit à terre pour rechercher si Sharkey et ses compagnons étaient encore dans l'île. Ce qu'il vit ne tarda pas à le rassurer. Non loin du rivage se trouvait un « boucan » en branchages, semblable à ceux qu'on avait l'habitude de construire pour préparer les viandes, et tout autour étaient suspendues à des cordages des tranches de bœuf rôties. Le navire du pirate n'avait donc pas encore embarqué ses provisions et, par conséquent, les chasseurs se trouvaient encore dans l'île.

Pourquoi ne s'étaient-ils pas montrés ? Avaient-ils deviné que le navire qu'ils voyaient se balancer à l'ancre n'était point le leur ? Étaient-ils occupés à chasser à l'intérieur de l'île, n'attendant pas

encore l'arrivée de leur navire ? Craddock hésitait entre les deux alternatives quand un Indien caraïbe lui donna le renseignement qu'il cherchait.

— Les pirates étaient dans l'île, lui dit-il, et leur camp était à une journée de marche de la mer.

Ils lui avaient ravi sa femme, et, sur son dos noir, on apercevait encore les marques rouges de leurs coups. Les ennemis des pirates étaient donc les bienvenus et il se faisait une joie de les conduire vers eux.

Craddock n'en demanda pas davantage, et, le lendemain matin, de bonne heure, une petite troupe, armée jusqu'aux dents, se mit en route, guidée par le Caraïbe. Toute la journée, les hommes durent traverser à grand'peine les broussailles, escalader les rochers, s'enfonçant de plus en plus à l'intérieur désolé de cette île. Çà et là ils rencontraient les traces des chasseurs, les os de quelque bœuf abattu, des empreintes de pas dans le marais ; et, quand le soir arriva, il sembla à quelques-uns entendre au loin le cliquetis des armes.

La nuit se passa sous les arbres ; dès l'aube, la petite troupe se remit en marche. Vers midi, elle arriva à des huttes construites en écorces d'arbres ; le Caraïbe fit connaître que c'était là le camp des chasseurs. Tout était silencieux et désert. Sans doute, les compagnons étaient partis à la chasse et reviendraient le soir. Craddock et ses hommes s'embusquèrent dans les broussailles environnantes, mais personne ne vint, et ils passèrent une autre nuit dans la forêt. Il était impossible de rien faire de plus, et Craddock estima qu'après deux jours d'absence il était grand temps de retourner à son navire.

Le voyage du retour fut moins difficile, car, à l'aller, ils s'étaient déjà frayé un sentier. Avant le soir, ils se retrouvèrent de nouveau à la baie des Palmiers et aperçurent leur navire à l'ancre, à l'endroit où ils l'avaient laissé. Ils sortirent leur canot et ses avirons de dessous les broussailles où ils les avaient cachés ; ils les mirent à l'eau et firent force de rames.

— Pas de chance, alors ? s'écria Joshua Hird, le premier maître, les regardant, le visage pâle, de la dunette.

— Le camp était vide, mais ils peuvent encore venir nous surprendre ! répondit Craddock en posant la main sur l'échelle de corde.

Un éclat de rire se fit entendre sur le pont.

— Je crois, dit le premier maître, que ces hommes feront bien de rester dans le canot.

— Pourquoi donc ?

— Si vous voulez monter à bord, vous vous en rendrez mieux compte.

Il parlait en hésitant, d'une voix particulièrement étrange.

Un flot de sang apparut au visage maigre de Craddock.

— Qu'est ceci, maître Hird ? s'écria-t-il, escaladant le bastingage. Comment vous permettez-vous de donner des ordres à l'équipage de mon canot.

Mais au moment même où il le franchissait, et à peine avait-il mis le pied sur le pont qu'un homme portant une barbe épaisse qu'il n'avait jamais remarqué à son bord lui arracha brusquement

son pistolet. Craddock saisit violemment le poignet du gaillard, mais au même instant son premier maître lui arracha le coutelas qu'il portait à son côté.

— Quelle canaillerie est celle-ci ! s'écria furieusement Craddock en jetant un coup d'œil circulaire autour de lui.

L'équipage se tenait en petits groupes sur le pont ; les matelots riaient en se parlant à voix basse sans manifester la moindre velléité de se porter à son secours. Dans l'éclair que dura ce regard, Craddock se rendit compte qu'ils étaient accoutrés d'une manière très bizarre ; ils portaient de longs manteaux, des culottes de velours, des rubans de diverses couleurs attachés à leurs genoux : ils ressemblaient plutôt à des gens vêtus à la dernière mode qu'à des matelots.

Tout en examinant ces personnages bizarrement accoutrés, il se frappait le front de son poing fermé, se demandant s'il était réellement éveillé. Le pont lui paraissait plus sale qu'au moment où il l'avait quitté, et des visages étranges, brunis par le soleil, le regardaient de tous côtés. Il ne reconnaissait personne à l'exception de Joshua Hird. Son vaisseau avait-il été capturé pendant son absence de quelques jours ? Était-ce des compagnons de Sharkey qui l'entouraient ? À cette pensée, il se précipita furieusement essayant de regagner son canot. Mais aussitôt une douzaine de bras se posèrent sur ses épaules, le poussant jusqu'au gaillard d'arrière où s'ouvrait la porte de sa cabine.

Elle ne ressemblait en rien à celle qu'il avait quittée si peu de temps auparavant. Le parquet, le plafond, les meubles, tout lui paraissait changé. La sienne était simple et austère ; celle-ci était somptueuse, mais sale, tendue de rideaux en velours d'un grand

prix, mais couverts de taches de vin. Les boiseries étaient en bois des îles, mais portaient de toutes parts des balles de pistolet enfoncées dans les parois.

Sur la table se trouvait étendue une grande carte marine de la mer des Caraïbes et devant, le compas en main, se tenait un homme au visage pâle entièrement rasé, la tête couverte d'un bonnet de fourrure, vêtu d'un paletot de damas couleur lie de vin. Craddock blêmit sous ses taches de rousseur, en regardant cet homme aux narines de fauve, aux yeux bordés de cils rouges qui le fixait avec le regard satisfait du joueur victorieux qui n'a pas laissé un seul atout à son adversaire.

— Sharkey ! s'écria Craddock.

Les lèvres du pirate s'ouvrirent, et il rompit le silence en faisant entendre son rire empreint du triomphe le plus insolent.

— Imbécile ! s'écria-t-il.

Tout en se baissant, il enfonça à plusieurs reprises ses compas dans l'épaule de Craddock.

— Pauvre misérable imbécile, d'avoir eu l'idée d'oser essayer de vous mesurer avec moi !

Craddock devint fou de rage, non pas tant à cause des blessures qui lui avaient été faites, que du ton de mépris dont la voix de Sharkey était empreinte. Il se jeta sur le pirate, hurlant de colère, le frappant, lui donnant des coups de pied, se tordant et écumant. Il fallut six hommes pour le maîtriser et le jeter à terre au milieu des débris de la table, et chacun de ces matelots portait les traces de la lutte effroyable qu'il lui avait fallu soutenir. Mais Sharkey le contemplait toujours du même œil méprisant. À l'ex-

térieur se faisaient entendre le bruit de bois arrachés et la clameur de voix étonnées.

— Qu'est cela ? demanda Sharkey.

— On vient tout simplement d'enfoncer le canot dont l'équipage est à la mer.

— Eh bien, qu'il y reste, répondit le pirate. Maintenant, Craddock, vous savez où vous êtes, continua-t-il. Vous êtes à bord de mon navire l'Heureuse-Délivrance, et de plus à ma merci. Je vous considérais comme un brave marin, canaille que vous êtes, avant qu'il ne vous soit venu à l'idée de faire ce métier d'hypocrite. Voulez-vous capituler comme l'a déjà fait votre premier maître, vous joindre à nous, ou faut-il que je vous envoie rejoindre votre équipage ?

— Où est mon navire ? demanda Stephen Craddock au capitaine Sharkey.

— Il est au fond du golfe.

— Et mes hommes ?

— Ils sont aussi au fond du golfe.

— Alors, moi aussi, je suis destiné à aller au fond du golfe ?

— Coupez-lui le jarret, et jetez-le par-dessus bord, s'écria Sharkey.

Des bras solides avaient déjà entraîné Craddock sur le pont, et Galloway, le quartier-maître, avait déjà tiré son coutelas pour le mutiler, quand Sharkey sortit vivement de sa cabine. Son visage avait une expression de vive curiosité.

— Nous pouvons tirer un meilleur parti de ce failli chien ! s'écria-t-il. Vous allez voir mon idée ; elle est géniale. Jetez-le dans la soute aux voiles avec les fers aux mains et aux pieds, et venez ici, quartier-maître, pour que je vous explique mon plan !

Craddock, brisé de corps et d'âme, fut traîné dans la soute noire, tellement couvert de chaînes qu'il ne pouvait remuer ni pied ni main. Cependant, son sang d'homme du Nord, coulait vigoureux dans ses veines, et son esprit austère n'aspirait qu'à faire une fin qui pût racheter dans une certaine mesure les fautes nombreuses de son existence. Toute la nuit il resta étendu à fond de cale, entendant le bruit de l'eau qui courait le long du bordage et le frémissement de la membrure. Il comprenait qu'on était en pleine mer et que le navire filait à toute vitesse. Aux premières lueurs du matin, un homme parvint jusqu'à lui en rampant, pardessus les monceaux de voiles.

— Voici du rhum et du biscuit, fit la voix de son ancien premier maître. C'est au risque de ma vie que je suis venu vous les apporter, maître Craddock.

— C'est pourtant vous qui êtes cause de ma perte et qui avez réussi à me prendre comme dans un piège, s'écria Craddock. Comment répondrez-vous là-haut du crime que vous avez commis ?

— Si je l'ai fait, c'est que je sentais la pointe d'un couteau entre mes deux omoplates.

— Que Dieu vous pardonne de vous être montré si lâche, Joshua Hird ! Comment êtes-vous tombé entre leurs mains ?

— Voilà, maître Craddock. Le navire du pirate est revenu de son carénage le jour même où vous nous avez quittés. Ils nous ont attaqués à l'abordage. Nous ne pouvions leur offrir qu'une faible résistance ; l'équipage se trouvait fort diminué, car vous aviez pris avec vous pour votre expédition l'élite de nos matelots. Un certain nombre furent tués sur le coup ; ce furent les plus heureux. Les autres furent massacrés ensuite. Quant à moi, j'ai obtenu la vie sauve en consentant à signer un engagement de rester avec eux.

— Et ils ont coulé bas mon navire ?

— Oui, ils l'ont coulé ; alors Sharkey et ses hommes qui avaient suivi de loin, cachés dans les broussailles toutes les péripéties de la lutte, sont venus dans leur canot jusqu'au navire. Sa grand'vergue avait été brisée lors de sa dernière traversée, et en voyant la nôtre sans la moindre avarie, il avait conçu des soupçons. La pensée lui est alors venue de vous tendre le même piège que vous lui aviez tendu.

Craddock laissa entendre un profond soupir de désespoir.

— Comment se fait-il que je n'aie pas remarqué cette grande vergue brisée, murmura-t-il. Et savez-vous dans quelle direction vogue le navire ?

— Nous filons au nord-ouest.

— Nord-ouest ! alors nous devons nous diriger vers la Jamaïque ?

— Oui, avec un vent de huit nœuds.

— Avez-vous entendu dire ce qu'ils ont l'intention de faire de moi ?

— Je n'en sais rien. Ah ! si vous vouliez seulement signer…

— Assez, Joshua Hird ! J'ai déjà compromis trop souvent le salut de mon âme, n'insistez pas !

— Comme vous voudrez ! J'ai fait ce que j'ai pu… Adieu !

Toute cette nuit-là et le lendemain l'Heureuse-Délivrance fila rapidement, poussée par les vents alises, et Stephen Craddock, dans l'obscurité de la soute aux voiles, travailla patiemment à rompre les fers qui lui enserraient les poignets. Il avait réussi à retirer une de ses mains au prix de ses articulations saignantes, mais, malgré tous ses efforts, il ne pouvait débarrasser l'autre et ses chevilles étaient attachées trop solidement pour qu'il pût les dégager.

Heure après heure, il entendait le bruissement des flots contre la coque et comprenait que le navire courait de toutes ses forces sous une belle brise. Ils ne devaient pas tarder, grâce à cette allure, à arriver à la Jamaïque ! Quelle idée Sharkey avait-il en tête et qu'allait-il faire de lui ? Craddock grinça des dents et se jura que, s'il avait jadis été un brigand renommé, jamais l'emploi de la force ne pourrait le faire retourner à ses anciens crimes.

Le matin du second jour, Craddock put se rendre compte que la voilure du navire avait été sensiblement, diminuée et qu'il virait lentement sous une faible brise. L'angle de pente du navire sur le flot et les bruits qu'il entendait sur le pont faisaient deviner à ses sens exercés ce qui se passait au plein air. Les bordées successives lui démontraient qu'on louvoyait près de la côte et qu'on

se dirigeait vers un point bien défini. S'il ne se trompait pas, on devait arriver à la Jamaïque. Mais dans quel but ? voilà ce qu'il ne pouvait arriver à comprendre.

Tout à coup il perçut sur le pont un immense éclat de cris d'allégresse, de vivats bien nourris, puis, au-dessus de sa tête, le bruit sourd du canon, auquel répondirent les grondements éloignés des batteries du port. Craddock se souleva et écouta de toutes ses oreilles. Le navire était-il dans le feu du combat ? Un seul coup de canon avait été tiré du bord, bien que plusieurs lui eussent répondu, mais il n'avait pas entendu contre les parois ce bruit particulier de la mitraille venant s'abattre sur le bois.

Si ce n'était pas un combat, ce devait être un salut ; mais qui pouvait saluer Sharkey le pirate ? Seul, un autre navire de la même espèce pouvait le faire. Craddock retomba avec un gémissement et reprit son travail dans le but de retirer les fers qui enserraient sa main droite.

Tout à coup, il entendit à l'extérieur le bruit des pas ; à peine eut-il le temps de repasser à sa main l'anneau de fer qu'il en avait détaché. La porte s'ouvrit brusquement et deux pirates firent leur apparition.

— Avez-vous votre marteau, charpentier ? demanda l'un d'eux que Craddock reconnut être le gigantesque quartier-maître. Allons, enlevez donc les fers de ses pieds. Laissez-lui seulement les bracelets, pour l'empêcher de s'échapper.

Avec son marteau et son ciseau à froid, le charpentier brisa les entraves.

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda Craddock.

— Montez sur le pont et vous ne tarderez pas à le savoir.

Le matelot le saisit par le bras et le conduisit brusquement jusqu'au bas de l'échelle de dunette. Au-dessus de lui il apercevait le ciel, formant comme un carré de bleu coupé par le mât de misaine au sommet duquel flottaient des pavillons, et ce fut la vue de ces drapeaux qui coupa la respiration à Stephen Craddock. Il y en avait deux, le pavillon anglais flottant au-dessus de celui de lolly Rodger, le pavillon royal au-dessus de celui des bandits !

Un instant, Craddock s'arrêta, pétrifié, mais une poussée violente des pirates placés derrière lui l'obligea à escalader l'échelle. Quand il sortit sur le pont, ses yeux se levèrent vers le grand mât. Là encore, les couleurs anglaises flottaient au-dessus de la flamme rouge. Tous les mâts, toutes les vergues, jusqu'aux haubans étaient ornés de drapeaux.

Le vaisseau avait-il été capturé ? C'était impossible, car les pirates étaient là, tous groupés sur les bastingages, secouant joyeusement leurs chapeaux en l'air. À l'endroit le plus en vue se trouvait son ancien quartier-maître, le renégat qui, debout à la coupée, gesticulait avec énergie. Craddock regarda par-dessus bord, cherchant la cause de tant de vivats, et un coup d'œil suffit pour lui faire comprendre combien le moment était critique.

Sur la jetée du port, et à un mille de là, se trouvaient les maisons blanches et les forts de Port-Royal. Des drapeaux flottaient de toutes parts sur les toits. En face de lui s'allongeaient les palissades conduisant à la ville de Kingston. À moins d'un quart de mille il voyait s'avancer un petit bateau qui montait contre le vent. Le pavillon anglais flottait à l'arrière et ses mâts étaient pa-

voises. Sur le pont, on distinguait une foule monstrueuse poussant des cris de joie et agitant chapeaux et mouchoirs. Une ligne écarlate indiquait la présence à bord de nombreux officiers de la garnison.

En un instant, avec la perception vive d'un homme d'action, Craddock comprit tout.

Sharkey, avec cette ruse diabolique et cette audace surprenante qui constituaient le fond de son caractère, était en train de jouer pour son propre compte le coup de théâtre que lui-même, Craddock, eût produit s'il eût remporté la victoire. C'était en son honneur que les canons avaient tonné, c'était à lui que ces saluts avaient été adressés, c'était pour lui que les drapeaux flottaient. C'était dans le but de lui souhaiter la bienvenue que le gouverneur, le commandant de la place et les autorités de l'île approchaient en ce moment. Dans dix minutes, ils se trouveraient à portée des canons de l'Heureuse-Délivrance et Sharkey aurait obtenu une victoire telle que jamais un pirate n'en aurait gagné une semblable.

— Amenez-le ! s'écria le pirate au moment où Craddock apparut, entouré du charpentier et du quartier-maître.

— Tenez les sabords fermés, mais ouvrez ceux qui forment embrasure pour les canons et tenez-vous prêts à lâcher une bordée. Encore deux encablures et nous les tenons tous !

— Ils ont l'air de s'éloigner, dit le maître d'équipage. M'est avis qu'ils se doutent de quelque chose.

— Ce sera vite passé ! dit Sharkey, jetant les yeux sur Craddock. Restez ici, vous, là… bien devant, afin qu'ils puissent vous

reconnaître, posez votre main sur le gui et agitez votre chapeau. Vite, ou sans cela on va vous faire sauter la cervelle. Enfoncez lui un peu votre couteau dans le dos, Ned !

Ce dernier obéit.

— Et maintenant, continua Sharkey, allez-vous agiter votre chapeau ? Allez-y de nouveau, Ned !… tirez dessus, fusillez-le !…

Il était déjà trop tard ! Comptant sur les menottes qui le serraient, le quartier-maître avait retiré un instant ses mains de sur l'épaule de Craddock. Il avait suffi à ce dernier d'un instant pour repousser loin de lui le maître charpentier du navire, et, au milieu d'une décharge générale de pistolets, il avait eu le temps de repousser brusquement ceux qui l'entouraient et le croyaient jusqu'alors dans l'impossibilité de fuir. Escaladant le bastingage avec le courage du désespoir, il s'était jeté à la mer et nageait de toutes ses forces !

Il avait été atteint à plusieurs endroits, mais il faut bien des balles de pistolet pour tuer un homme résolu et fort qui s'est voué à accomplir une œuvre avant de mourir. Craddock était un excellent nageur et, malgré le sillage rouge qu'il laissait dans la mer, il augmentait rapidement la distance qui le séparait des pirates.

— Donnez-moi un mousquet ! s'écria Sharkey avec un juron formidable.

C'était un excellent tireur et ses nerfs d'acier ne lui faisaient jamais défaut dans une circonstance difficile. La tête sombre apparaissait sur la crête d'une vague, puis s'enfonçait pour reparaître à nouveau ; le nageur était déjà à moitié chemin de la cha-

loupe. Sarkey visa longtemps avant de tirer. En entendant armer le chien du mousquet, Craddock se souleva sur la vague, en agitant les mains et, en signe d'avertissement, poussa un cri qui s'entendit de toute la baie.

Au moment où la chaloupe virait de bord, le navire pirate fit feu de toutes ses pièces. C'était une bordée inutile. Stephen Craddock, souriant, grave dans les affres de la mort, s'enfonça lentement dans la couche d'or de la mer qui se referma sur lui, rayonnante.

## III COMMENT COPLEY BANKS TUA LE CAPITAINE SHARKEY

Les Boucaniers formaient une association d'un niveau bien plus élevé que les simples maraudeurs. Ils constituaient une sorte de république flottante avec des lois, des coutumes et une discipline qui leur étaient propres. Dans leurs querelles sans fin et sans répit avec les Espagnols, ils avaient un semblant de droit de leur côté, et leurs pillages sanguinaires des cités du Main n'étaient pas, en réalité, plus barbares que les incursions de l'Espagne dans la Hollande ou les pays caraïbes qui bordaient leurs possessions d'Amérique.

Le chef des Boucaniers, fût-il Anglais ou Français, un Morgan ou un Grammont, était un personnage considérable que sa patrie était loin de répudier, et dont parfois au contraire elle se glorifiait, pourvu qu'il évitât de commettre des actes qui pussent blesser trop gravement les consciences d'ailleurs fort élastiques du

xvii siècle. Quelques-uns d'entre eux étaient des gens fort religieux et on se rappelle encore comment Sawkins jeta par-dessus bord les jeux de dés avec lesquels ses partisans n'avaient pas craint de jouer un jour de sabbat ; comment Daniel fit sauter la cervelle d'un de ses compagnons devant l'autel d'une église pour réprimer son manque de respect à l'égard du saint lieu.

Cependant, un jour arriva où les flottes des Boucaniers ne se rassemblèrent plus aux îles Tortugas et où les pirates solitaires, contempteurs de toutes les lois, prirent leur place. Pourtant même chez les premiers d'entre eux il subsistait des lueurs de discipline et de contrainte morale. Les Avory, les England et les Roberts conservèrent encore quelque respect des sentiments humains. Ils étaient plus dangereux pour le navire de commerce lui-même que pour les marins qu'il avait à son bord.

Àleur tour ils furent remplacés par des hommes plus féroces et plus désespérés qui déclarèrent hautement que, dans leur guerre avec la race humaine, ils ne feraient quartier à personne et jurèrent de n'appliquer d'autre loi que celle du talion. Nous connaissons peu de leurs histoires qui puissent les dépeindre sous un jour favorable. Ils n'écrivaient pas de mémoires et ne laissaient guère de traces, sauf, parfois, des navires noircis et couverts de sang abandonnés au milieu des vagues de l'Atlantique. Les forfaits n'étaient connus que par la longue liste des navires qui avaient quitté leurs ports pour ne jamais y revenir.

En fouillant les annales de l'histoire on retrouve cependant parfois les dossiers de vieux procès venant soulever, pour un instant, le voile qui les enveloppait, et faire connaître leurs odieuses brutalités, leurs férocités révoltantes. Parmi ces hommes de sac et de corde se distinguèrent Ned Low, Gow

l'Écossais et l'infâme Sharkey dont le noir navire l'Heureuse-Délivrance était connu depuis les bancs de Terre-Neuve jusqu'aux bouches de l'Orénoque comme le sombre avant-coureur de la douleur et de la mort.

Bien des hommes dans les îles aussi bien que sur le continent avaient des querelles à vider avec Sharkey, mais personne n'avait été plus éprouvé par lui que Copley Banks de Kingston. Banks avait été un des plus importants négociants en sucres des Indes occidentales ; c'était un homme ayant un rang social assez élevé, il était membre du Conseil, avait épousé une Percival, rejeton d'une noble famille, et cousine du gouverneur de la Virginie. Il avait envoyé ses deux fils compléter à Londres leur éducation et leur mère s'était embarquée pour les ramener en Amérique. Le vaisseau la Duchesse-de-Cornouailles, sur lequel ils effectuaient la traversée de retour, avait été capturé par Sharkey, et toute la famille du malheureux avait subi une mort infâme.

Copley Banks ne fit pas entendre de plaintes inutiles quand on lui apprit la funèbre nouvelle, mais il tomba dans une tristesse profonde, négligeant ses affaires, évitant ses amis les plus chers et passant une partie de son temps dans les auberges mal famées fréquentées par les matelots. Là, au milieu du bruit et des débauches crapuleuses, il s'asseyait silencieusement, la pipe à la bouche, le visage grave, l'œil pensif. On supposait le plus généralement que ses malheurs avaient ébranlé sa raison, et ses anciens amis s'étaient peu à peu détachés de lui, car la compagnie dans laquelle il se plaisait devait éloigner tous les honnêtes gens.

De temps en temps, se répandait le bruit de nouveaux exploits maritimes accomplis par Sharkey. Parfois c'était une goélette qui, ayant aperçu une grande flamme à l'horizon, s'était approchée

pour porter secours au navire en détresse et qui s'était enfuie à la vue de la barque noire qui se tenait comme quelque loup auprès d'une brebis étranglée. Quelquefois c'était un navire marchand effrayé qui arrivait au port toutes les voiles dehors, car il avait aperçu au large le hunier à la large pièce en losange qui s'élevait lentement dans le violet de l'horizon. D'autres fois, c'était un caboteur qui avait trouvé à la marée basse, dans la baie de Bahama, une jonchée de cadavres à demi desséchés par le soleil.

Un jour, arriva à Kingston un marin qui avait été maître d'équipage à bord d'un navire venant de la Guinée, et s'était évadé des mains du pirate. Il ne pouvait plus parler — pour des motifs que seul Sharkey connaissait — mais il pouvait écrire, et c'est ce qu'il fit pour le plus grand intérêt de Copley Banks. Pendant des heures, ils restèrent l'un et l'autre penchés sur une carte, tandis que l'homme muet désignait, çà et là, des écueils, des récifs éloignés, des petits bras de mer tortueux, et que son compagnon fumait en silence, impassible ; ses yeux cependant lançaient des éclairs.

Un matin, environ deux années après son malheur, Mr. Copley Banks entra dans son bureau, avec l'expression d'énergie et de vigueur qu'il avait autrefois. Son gérant le contempla d'un air surpris, car il y avait des mois qu'il ne témoignait plus aucun intérêt à ses affaires.

— Bonjour, master Banks ! dit-il.

— Bonjour, Freeman ! Je viens de voir le Ruffling-Harry en rade.

— En effet, il part mercredi prochain pour les Îles sous le Vent.

— J'ai d'autres vues en ce qui le concerne, Freeman. Je me suis décidé à m'en servir pour tenter une expédition à la recherche de « bois d'ébène » à Whydah.

— Mais sa cargaison est toute prête, répondit le gérant.

— Alors, il faudra la décharger. Mes idées sont bien arrêtées et le Ruffling-Harry ira sans faute chercher une cargaison de « bois d'ébène » à Whydah.

Toute insistance était superflue, et tristement le gérant fit décharger le navire.

Copley Banks commença alors à faire ses préparatifs en vue de son voyage d'Afrique. Il comptait, pour remplir sa cale, sans doute plus sur l'usage de la force que sur un échange, car il n'emporta aucune pacotille de cette verroterie qui plaît tant aux sauvages. Il arma son brick de huit caronades de neuf, et les râteliers furent garnis de mousquets et de sabres d'abordage. La soute aux voiles, placée derrière la cabine, fut changée en magasin de poudre et on apporta à bord autant de boulets que si le navire était armé pour la course. De l'eau et des provisions furent embarquées en grande quantité, de manière à permettre une longue traversée.

Cependant, ce qui fut le plus étonnant, ce fut le recrutement de son équipage. Le gérant Freeman se rendit compte qu'il y avait un grand fond de vrai dans les assertions qui dépeignaient son patron comme ayant perdu ses facultés mentales. Sous un prétexte ou un autre, il renvoya les vieux matelots qu'il avait à son service depuis des années et, à leur place, il embarqua l'écume du port, des hommes dont la réputation était si mauvaise

que le plus méchant bateau n'aurait jamais voulu les abriter à son bord.

Il y avait là Birthmark Sweetlocks, qui avait, au vu et au su de tout le monde, pris parti au massacre des bûcherons de Campêche, et l'on disait même que la tache rouge qui le défigurait avait été causée par ce crime abominable. Il l'avait choisi comme maître d'équipage. Sous ses ordres se trouvait Israël Martin, un petit homme brûlé par le soleil qui avait servi sous les ordres du fameux Howell Davies à la prise de Cape Coast Castle.

L'équipage avait été recruté parmi ceux que Banks avait rencontrés et connus dans le bouge infâme et il avait même pris pour son stewart un homme au visage hagard qui semblait vouloir vous avaler quand il ouvrait la bouche pour parler. Il s'était fait raser la barbe et il était impossible de reconnaître en lui l'homme que Sharkey avait tenu sous son poignard et qui, après s'être évadé, avait raconté les exploits du pirate à Copley Banks.

Les faits et gestes de ce dernier avaient, bien entendu, été fort remarqués par tous les habitants de la ville de Kingston, qui ne s'étaient pas privés d'en faire des commentaires.

Le commandant des troupes, le major Harvey, de l'artillerie, attira sur ces points l'attention toute particulière du gouverneur.

— Ce n'est pas là un navire de commerce, dit-il, mais une véritable corvette de guerre. Je crois qu'on ferait bien d'arrêter Copley Banks et de saisir son navire.

— Que soupçonnez-vous donc ? demanda le gouverneur dont l'intelligence avait été fortement affaiblie, tant par les fièvres que par l'usage immodéré du vin de Porto.

— Je soupçonne, dit l'officier, que nous nous trouverons en face d'une nouvelle affaire Stede Bonnett.

Stede Bonnett avait été un planteur d'une haute réputation de moralité et, de plus, fort religieux. Tout à coup, par suite sans doute d'une bizarrerie de son esprit retournant à l'état sauvage, il avait abandonné sa plantation, quelques années auparavant, pour aller pirater dans la mer des Caraïbes. L'exemple était encore assez récent et avait causé la consternation dans tout l'archipel. Des gouverneurs avaient été autrefois gravement soupçonnés d'être de mèche avec les pirates et de recevoir un tant pour cent sur leur butin ; aussi, tout défaut de vigilance devait-il facilement éveiller toutes les suppositions les plus fâcheuses.

— Eh bien, major Harvey, avait-il dit, je suis désolé d'être obligé de faire quelque chose qui puisse déplaire à mon ami Copley Banks. Car, bien souvent, je me suis trouvé à sa table, mais, après ce que vous venez de me dire, je n'ai pas le choix et je dois vous ordonner de pratiquer une perquisition à son bord pour vous rendre compte de la destination et du caractère de son expédition.

Dans la nuit même, vers une heure du matin, le major Harvey, accompagné d'une escouade de soldats, monta dans une chaloupe pour faire une visite inopinée au Ruffting-Harry. Tout ce qu'il en trouva, ce fut un long câble de chanvre attaché au coffre, où le navire avait jadis mouillé. Le brick avait coupé l'amarre au moment où il avait senti le danger ; il avait déjà dépassé les Palissades et, poussé par les vents alisés, il filait à grande allure vers le détroit de Windward.

Le lendemain matin, après avoir dépassé le cap Morant qui paraissait dans le sud, noyé dans la brume, Copley Banks fit réunir tout l'équipage près du gaillard d'arrière et lui fit connaître quels étaient ses plans. Il avait choisi tous ces marins, leur dit-il, parce qu'ils étaient tous intelligents, solides, ayant des nerfs d'acier et préféraient courir les risques d'une expédition en mer que de mourir de faim sur le plancher des vaches, en cherchant péniblement à gagner leur vie. Les vaisseaux du roi étaient peu nombreux, mal armés, et il serait donc très facile à des gens déterminés de s'emparer d'autant de navires marchands qu'ils le désireraient. Ce genre de commerce avait bien réussi à d'autres et, avec un navire bien approvisionné, solidement construit, il n'y avait pas de raison pour qu'ils n'arrivassent pas à leur tour à changer leurs vestes goudronnées contre des vêtements de velours. S'ils étaient disposés à naviguer sous le pavillon noir, il était prêt à les commander ; si quelques-uns d'entre eux désiraient se retirer, le canot était là, à leur disposition, et ils n'avaient qu'à retourner à la Jamaïque.

Sur les soixante-quatre hommes composant l'équipage, quatre se présentèrent, demandant à s'en aller, et descendirent du navire dans le canot, au milieu des cris et des huées de leurs camarades. Le reste se réunit à l'arrière et l'on se mit en devoir de rédiger les clauses de l'association. Quelques instants après, un carré d'étoffe noire, sur laquelle on avait peint un crâne blanc, était hissé au sommet du mât d'artimon, au milieu des vivats de tout l'équipage assemblé.

Les officiers furent élus et les limites de leur pouvoir soigneusement fixées. Copley Banks fut désigné comme capitaine, et, comme il n'y avait pas de second sur les navires des pirates,

Birthmark Sweetlocks fut nommé quartier-maître et Ismael Martin maître d'équipage. Il ne fut pas difficile de déterminer les règles du contrat et les habitudes du bord, car la moitié des matelots, au moins, avaient déjà servi sur des navires de cette nature. La nourriture devait être la même pour tous et une entière liberté était donnée à chacun. Le capitaine avait droit à une cabine, mais tous pouvaient s'y présenter chaque fois qu'ils le désireraient.

Les parts de prises seraient divisées également ; seuls le capitaine, le quartier-maître, le maître d'équipage, le maître charpentier et le capitaine d'armes auraient droit à une part en plus. Le premier qui aurait signalé un bateau aurait droit à la meilleure arme qu'on trouverait à bord ; celui qui aurait escaladé le premier les bastingages ennemis obtiendrait le costume le plus riche du bâtiment capturé. Chacun des matelots aurait le droit absolu de traiter ses prisonniers, hommes ou femmes, de la manière qui lui conviendrait le mieux. Si un matelot venait à lâcher pied dans une attaque, le quartier-maître avait sur lui droit de vie et de mort. Tels étaient les principaux articles du traité adopté par l'équipage du Ruffling-Harry, qui fut suivi de quarante-deux croix au bas du papier sur lequel avaient été écrites ces stipulations.

Ce fut ainsi qu'un nouvel écumeur se lança à travers les mers et, avant qu'une année se fût écoulée, son nom était aussi redouté que celui de l'Heureuse-Délivrance. De l'archipel des Bahamas aux Leewards et des Leewards aux Îles sous le Vent, Copley Banks devint le rival de Sharkey et la terreur des navires au long cours. Pendant longtemps, les deux navires ne se rencontrèrent pas, et cette circonstance était d'autant plus étonnante que le Ruffling-Harry était sans cesse dans les parages fréquentés par

Sharkey. Enfin, un jour qu'il passait dans la baie de Coxon'sthole, à l'extrémité est de l'île de Cuba, dans le but de s'y arrêter pour caréner, il se rencontra avec l'Heureuse-Délivrance, avec ses cordages, ses blocs de bois apprêtés dans le même but.

Copley Banks fit tirer le canon de salve et hissa le pavillon vert, selon la coutume adoptée par les gentilshommes de la mer. Puis il fit lancer son canot à la mer et aborda l'autre navire.

Le capitaine Sharkey était loin de passer pour un homme aimable, et il montrait généralement peu de sympathie pour les gens qui faisaient le même commerce que lui-même. Copley Banks le trouva assis à califourchon sur une de ses caronades d'arrière ; à côté de lui se tenait son quartier-maître de la Nouvelle-Angleterre, Nel Galloway, et une multitude hurlante de brigands. Pourtant, chacun de ces gaillards perdit quelque peu de son assurance quand le regard bleu de Sharkey vint à se poser sur lui.

Il était en manches de chemise, laissait apercevoir le jabot de batiste de sa chemise, sous son long gilet de satin rouge entr'ouvert. Le soleil brûlant semblait n'avoir sur sa maigreur aucune influence, car il portait un bonnet de fourrure comme si l'on se fût trouvé au milieu de l'hiver. Une large ceinture, formée de plusieurs bandes de soie de différentes couleurs s'enroulant autour de son corps, était traversée d'un yatagan, tandis que son ceinturon de cuir était garni de pistolets.

— Ah ! vous voilà, braconnier ! s'écria-t-il, quand Copley Banks sauta par-dessus ses bagages. Je m'en vais vous faire fouetter jusqu'à ce que mort s'ensuive ! Quel toupet avez-vous de venir pêcher dans mes eaux !

Copley Banks le regarda avec les yeux d'un voyageur qui arrive à destination.

— Je suis heureux de voir que nous sommes du même avis car, moi aussi, je trouve que les mers ne sont pas assez grandes pour nous deux. Mais si vous voulez prendre votre sabre et vos pistolets et descendre sur la plage avec moi, alors, quel que soit le résultat du combat, le monde aura un bandit de moins.

— Voilà qui est parlé ! s'écria Sharkey, bondissant sur son fusil et lui tendant la main. Je n'ai jamais rencontré jusqu'ici d'hommes qui aient osé regarder en face John Sharkey et lui parler sans frémir. Que le diable m'emporte si je ne vous choisis pas pour ami ; mais si vous me trahissez, je vous jure que je descendrai à votre bord et que je vous clouerai sur votre dunette, les tripes à l'air.

— Je vous fais le même serment ! s'écria Copley Banks.

Ce fut ainsi que les deux pirates devinrent des amis intimes.

Pendant le cours de l'été ils voyagèrent de concert jusqu'au banc de Terre-Neuve et pillèrent les navires marchands de New-York et les bateaux de pêche de la Nouvelle-Angleterre. Ce fut Copley Banks qui captura la Maison-de-Hanovre, un navire du port de Liverpool, mais ce fut Sharkey qui attacha son patron au cabestan, et le lapida avec des bouteilles vides de vin de Bourgogne.

De concert, ils engagèrent le combat avec le vaisseau du roi la Royale-Fortune, qui avait été envoyé à leur recherche, et le forcèrent à s'enfuir après une bataille de nuit qui dura cinq heures au milieu d'un abordage, où les deux équipages, nus, ivres, se

battaient à la lueur des lanternes du bord, s'arrêtant parfois pour boire aux immenses baquets de rhum placés à côté des bouches à feu. Ils allèrent ensuite jusqu'à la baie de Topsail dans la Caroline du Nord pour réparer leurs avaries, et au printemps ils se trouvaient réunis au Grand-Caisos, prêts à entreprendre une nouvelle croisière sur les côtes des Indes occidentales.

Entre temps, l'amitié de Sharkey et de Copley Banks n'avait fait que s'accroître ; ils étaient devenus inséparables, car Sharkey aimait surtout parmi les brigands ceux qui possédaient un véritable cœur d'acier, et à cet égard le capitaine du Ruffling-Harry réalisait entièrement son idéal. Il avait été lent à lui donner son entière confiance, car le fond de son caractère était soupçonneux. Jamais il ne s'était éloigné de son navire et ne s'était risqué à perdre de vue son équipage.

Copley Banks, au contraire, venait souvent à bord de l'Heureuse-Délivrance, et partageait avec Sharkey ses débauches souvent moroses. Les craintes de Sharkey finirent enfin par entièrement disparaître. Il ne se doutait pas du mal qu'il avait fait à son nouveau compagnon, car comment se rappeler, parmi ses nombreuses victimes, la femme et les deux jeunes gens qu'il avait assassinés avec tant de légèreté d'âme, il y avait déjà si longtemps ! Aussi, le dernier soir de leur séjour à Caicos-Bank, quand il reçut de son ami une invitation à une orgie pour lui et son quartier-maître, il ne trouva aucun motif de refus.

Un navire rempli de passagers avait été pillé précisément la semaine précédente, et, comme les provisions en étaient nombreuses et de première qualité, ils furent cinq à faire un excellent souper, après lequel ils burent tous d'une façon démesurée. Les convives se composaient des deux capitaines, de Berthmark

Swetlocks, Ned Galloway et Israël Martin, le vieux boucanier. Ils étaient servi par le stewart muet auquel Sharkey porta un énorme coup à la tête, parce qu'il s'était montré trop lent à remplir son verre.

Le quartier-maître avait eu soin d'enlever à Sharkey ses pistolets, car une de ses plaisanteries favorites était de faire feu sous la table sans viser, et de constater lequel était, des convives, celui qui avait le plus de chance. Cette drôlerie avait coûté une jambe à son maître d'équipage. Aussi quand la table était-elle desservie, avait-on pris l'habitude, sous prétexte de la chaleur, d'enlever à Sharkey toutes ses armes et de les mettre hors de sa portée.

La cabine du capitaine, sur le Ruffling-Harry, était placée sur le pont du navire, à l'étrave, et un canon de retraite était placé derrière. Tout autour de la paroi se trouvaient des râteliers d'armes et trois énormes barils de poudre servant de dressoirs pour poser les plats et les bouteilles. Dans cette pièce lugubre, les cinq bandits continuèrent de boire en chantant et en hurlant, tandis que le stewart remplissait en silence leurs verres, et leur passait successivement le tabac et la chandelle pour allumer leurs pipes. Heure après heure, la conversation devenait plus infecte, les voix plus enrouées, les jurons et les cris plus incohérents. Enfin, sur les cinq convives, trois fermèrent leurs yeux injectés de sang et laissèrent tomber sur la table leurs têtes ballottantes.

Copley Banks et Sharkey restaient face à face, l'un parce qu'il avait à peine bu, l'autre parce que l'abus des boissons n'arrivait jamais ni à briser ses nerfs d'acier, ni à réchauffer son sang pourri. Derrière lui se tenait aux aguets le stewart, remplissant à chaque instant son verre qui se vidait. Au dehors on entendait le

bruissement de la vague léchant les flancs du navire, et la voix d'un marin qui chantait sur l'autre barque.

Dans cette nuit calme et sereine du tropique, les paroles du chanteur parvenaient claires à leurs oreilles :

Le long courrier est parti de Stepney Towm.
Réveille-toi !
Secoue-toi !
Hisse la grand voile !
Le long courrier est parti de Stepney Town,
Avec une barrique d'or, des habits de velours.
Le drapeau des pirates est tout près qui te guette,
Les voiles baissées prêtes à se lever
Sur la mer de Lowland !

Les deux bons amis écoutaient en silence. Tout à coup, Copley Banks jeta un coup d'œil au stewart, et celui-ci prit un rouleau de corde à un des râteliers placé derrière lui.

— Capitaine Sharkey, dit Copley Banks, vous rappelez-vous la Duchesse-de-Cornouailles, qui venait de Londres, que vous avez capturée et coulée bas, près du banc de Statira, il y a trois ans ?

— Le diable m'emporte, si je me rappelle ce nom ! répondit Sharkey. À cette époque-là nous avons capturé au moins dix navires par semaine !

— Il y avait à bord, parmi les passagers, une mère et ses deux fils ; peut-être cette circonstance rappellera-t-elle vos souvenirs ?

Le capitaine Sharkey s'allongea sur sa chaise et parut s'absorber dans ses pensées. Tout à coup, il partit d'un rire bruyant et

affirma que maintenant il se rappelait parfaitement de cet exploit et donna même des détails pour le prouver.

— Comment, diable, tout cela m'était-il sorti de la mémoire ? Mais comment se fait-il que cette pensée vous soit venue ?

— C'est qu'elle m'intéressait beaucoup, répondit Copley Banks, car cette mère était ma femme, et les deux jeunes gens, qui l'accompagnaient mes deux fils uniques.

Sharkey regarda son compagnon bien en face et constata que la lueur étrange qui courait toujours au fond de ses yeux était subitement devenue une véritable flamme. Dans son regard, il lut une menace terrible et il porta aussitôt ses mains à son ceinturon vide. Il se retourna alors pour saisir une arme, mais, avant qu'il eût pu faire un geste, l'arc décrit par une corde s'abattait sur lui et ses deux bras se trouvaient attachés à ses flancs. Il se débattit comme un chat sauvage et se mit à hurler au secours.

— Ned ! criait-il d'une voix désespérée. Ned ! Réveille-toi !... C'est là une odieuse trahison ! Au secours ! Ned, au secours !

Mais les trois hommes étaient trop ivres-morts pour qu'aucune voix parvînt à les réveiller.

Et la corde s'enroulait toujours, et toujours autour de lui, jusqu'à ce qu'il fût, des pieds jusqu'à la tête, ficelé comme un saucisson. Copley Banks et le stewart l'appuyèrent comme une masse inerte contre un des barils de poudre, après l'avoir bâillonné avec un mouchoir. Seuls, ses yeux pouvaient bouger et ne se privaient pas de lancer des regards foudroyants. Le muet manifestait l'exultation de son triomphe par de petits cris incohérents, et, pour la première fois, Sharkey frémissait en apercevant s'ouvrir

devant lui cette bouche vide, dont il avait arraché la langue. Il comprit qu'elle était le modèle de cette vengeance lente et patiente qui le guettait depuis si longtemps, et arrivait enfin à le saisir.

Les deux vainqueurs avaient, à l'avance, combiné tous leurs plans et ils avaient été bien mûris et savamment compliqués.

Tout d'abord, ils enfoncèrent les couvercles des deux barils de poudre et renversèrent le contenu sur la table et par terre. Ils en répandirent tout autour et au-dessous des trois hommes ivres jusqu'à ce que chacun d'eux se trouvât sur un véritable lit de poudre. Ils portèrent ensuite Sharkey jusqu'au canon et l'attachèrent au sabord, le corps à environ un pied de la gueule. Il avait beau essayé de se débattre, il lui était impossible de se déplacer d'un centimètre à droite ou à gauche, car le muet l'avait ligoté avec toute l'habileté du marin consommé, de telle manière qu'il ne lui restât aucune chance d'arriver à pouvoir s'échapper.

— Maintenant, démon que vous êtes ! dit Copley Banks, avec le plus grand calme, vous allez m'écouter, car ce sont les dernières paroles prononcées par une voix humaine que vous entendrez ici-bas. Vous êtes en mon pouvoir maintenant. Je vous ai acheté assez cher, car j'ai donné tout ce qu'un homme peut donner sur cette terre ; j'ai donné mon âme !

Pour vous atteindre, j'ai dû m'abaisser à votre niveau. Pendant deux années j'ai combattu cette idée qui me poursuivait, espérant trouver un autre moyen, mais je me suis convaincu qu'il n'en existait pas. Alors je suis devenu un bandit, un assassin… pis encore, puisque j'ai vécu avec vous et que j'ai partagé vos éclats de rire… tout cela pour arriver au but ! Maintenant votre dernière

heure est arrivée et vous allez mourir de la mort que je vous ai choisie, voyant l'ombre s'avancer lentement vers vous, et, dans cette ombre, le démon de l'enfer vous guetter.

Sharkey, pendant ces paroles, pouvait entendre au loin la voix de ses compagnons qui chantaient :

Où est-il, le long courrier de Stepney-Town ?
Réveille-toi !
Secoue-toi !
Les mâts plient sous les voiles !
Où est-il, le long courrier de Stepney Town ?
L'or est sur le corsaire, le sang sur les habit.
Tout est pour les pirates
Qui guettent les navires
Bur la mer de Lowland.

Les mots lui parvenaient distinctement aux oreilles ; dans le lointain, il entendait le pas de deux sentinelles qui montaient la garde sur le pont de son navire. Et pourtant il était là, sans qu'on pût lui porter secours, faisant face à la gueule de la caronade, impuissant, incapable de faire un mouvement ou de laisser entendre le moindre son.

Et, de nouveau, il entendait les voix qui montaient du navire :

Le voilà qui aborde dans la baie de Stornaway,
Emballez le butin !
Détruisez-tout !
Courons la bouline dans la baie de Stornaway,
Car le vin est bon et les filles joyeuses,
Attendant leur brutal amant,

Guettant leur retour
À travers la mer de Lowland.

Ces paroles joyeuses, ces gais éclats de voix rendaient plus pénible le sort du pirate qui sentait venir la mort ; ses yeux gardaient cependant toute leur férocité !

Copley Banks avait nettoyé avec le plus grand soin l'amorce du canon et avait répandu de la poudre fraîche sur la lumière. S'emparant ensuite de la chandelle, il l'avait coupée, laissant seulement un morceau de la longueur d'un pouce et l'avait placée sur la poudre répandue jusqu'au sabord où se tenait la caronade. Il avait ensuite étendu par terre, sous la pièce, une grande quantité de poudre, de sorte qu'au moment où la chandelle viendrait à tirer à sa fin, une formidable explosion vînt briser les trois ivrognes étendus dans la cabine et privés de sentiment.

— Vous avez, jadis, obligé bien des humains à regarder la mort en face, Sharkey, dit le capitaine, maintenant votre tour est arrivé. Vous allez sauter en compagnie de ces porcs !

Tout en parlant, il alluma le bout de chandelle après avoir éteint les autres lumières éclairant la table, puis il sortit avec le muet en fermant extérieurement à clef la porte de la cabine. Cependant, avant de la fermer, il jeta en arrière, sur son ennemi, un regard de triomphe et put recueillir le dernier frisson de ces yeux indomptables. Dans le petit cercle de lumière se détachait un visage blanc comme l'ivoire. Quelques gouttes de sueur perlaient sur un front chauve ; telle était la dernière vision que devait présenter Sharkey.

Un petit canot attendait le long du bord ; Copley Banks et le stewart muet s'y embarquèrent pour aborder au rivage. Là, ils

s'arrêtèrent et, abrités par l'ombre des palmiers, ils contemplèrent le brick éclairé par la lune. Longtemps ils attendirent, guettant la petite lumière qui brillait à travers le sabord de retraite. Enfin, le bruit sourd du canon se fit entendre et il fut suivi, un instant après, du bruit formidable de l'explosion. Le navire élancé et noir, la couche que formait la côte, les franges des feuilles des palmiers s'illuminèrent tout à coup, puis l'obscurité se fit plus sombre. Dans la baie, ils entendirent des cris d'appel.

Copley Banks, le cœur inondé de joie, posa sa main sur l'épaule de son compagnon et tous deux disparurent dans la solitude des jungles du Caïcos.

## Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Capitaine_Sharkey. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.